

En voyage sur la route de *L'Usage du monde*,
Le Poisson-Scorpion, *Le Debors et le Dedans*,
ou l'illusion d'un passage *derrière le miroir*

Ingrid Thobois

Lire deux poèmes et puis me taire ? J'en aurais presque été capable. *Le point de non-retour* et *La dernière douane*. C'est qu'en effet tout y est dit de ce qui a fait si puissamment écho en moi dans l'œuvre de Nicolas Bouvier, au point de m'engager physiquement, à vingt-et-un ans, à la poursuite de l'homme que je venais d'ériger en mythe. J'ai ainsi voyagé une année sur les routes tracées par trois livres : *L'Usage du monde*, *Le Poisson-Scorpion*, *Le Debors et le Dedans*. J'avais l'intention aussi faroude que romantique de passer derrière le miroir d'une œuvre. Il faut préciser que ma rencontre avec Nicolas Bouvier relevait de l'envoûtement. En voyage, la confrontation à la réalité m'a parfois ravie, souvent étrillée, jamais déçue, posant les vraies questions auxquelles seul un choix de vie peut répondre. Déconstruction d'un rêve, construction d'une écriture propre : une affaire de voûte plantaire puis de main. Est-il jamais question d'autre chose que de corps, chez Nicolas Bouvier ?

La rencontre

En période de gel, les toilettes seront privées d'eau.

Pour un peu, on se serait cru dans les plaines gelées d'Asie centrale, à bord d'un Transsibérien obstiné. Ce n'était pourtant qu'une plaque vissée sur la porte d'un WC dans le train régional reliant Mandelieu-La Napoule à Cannes. Au-delà de la voie ferrée, mince trait de crayon surlignant la côte, des voiliers piquetaient la Méditerranée. Debout dans le sas séparant un wagon d'un autre, je rejetai au plafond les volutes bleues d'une cigarette rendue âcre par l'air raréfié. Dans la vitre, l'image de mon corps se mêlait à celles de dix autres corps. Pâle réceptacle à la contenance infinie, je me trouvais, à dix-neuf ans, engouffrée dans l'urgence qu'est la vie. Des hordes d'idées sans queue ni tête tourbillonnaient dans ma tête et des mots indisciplinés s'y bouscuaient avec la même ardeur. Des bribes, seulement (c'est ce que je leur reprochais) des élans d'écriture qui ne se laissaient pas saisir.

Le train était rempli de pendulaires : horloges de la petite distance, au chemin tout tracé. Ils connaissaient du parcours l'emplacement exact du moindre passage à niveau, le plus léger écart de rail qui donnerait un instant l'illusion qu'il allait se passer quelque chose. Parmi ces visages, je cherchais. Si une Apocalypse me laissait, unique survivante aux côtés d'un seul homme, lequel choisirais-je pour repeupler la planète ? Celui-là paraissait sombre, celui-ci avait l'air de ne pas avoir de corps, cet autre portait la duplicité à la commissure des lèvres. Aucun ne conviendrait. Le train rentrait en gare. Et comme si souvent dans l'existence, rien n'était advenu.

L'affiche d'une exposition avait attiré mon regard sur le port de Cannes : *Le Vent des Routes*. Un inconnu : *Nicolas Bouvier*. Le premier bateau pour les îles de Lerins quittait la rade au petit jour. Je pris place sur le pont parmi quelques touristes.

Sainte Marguerite tient son nom d'origine, Lero, du géographe grec Strabon qui, le premier, se pencha sur ce lieu. L'île passa de mains en mains, de moine en cardinal (en contrepartie de quelques florins et de deux chapons, raconte-t-on), de Français en Espagnols, jusqu'à ce que Vauban y construise un de ses forts. Sans autre issue que le ciel ou les rochers aiguës par le ressac, la construction était tout indiquée pour abriter une prison. La légende veut que le Masque de fer y ait été enfermé. J'avais bien mieux à faire que de visiter sa cellule.

Aménagé en « Musée de la mer », le lieu était devenu un théâtre sur mesure pour Nicolas Bouvier, ses photographies et ses textes. Ça et là, des boîtes exhalaient des parfums : l'odeur du bitume de Tabriz, le parfum du thé de Chine. Je regardais, je respirais, me délectant du sort que venait de me jeter un homme à la sensibilité outrepassant tout ce que j'avais imaginé jusque-là. Un poète, un photographe, un écrivain, tout cela à la fois, dont l'œuvre trouvait sa source dans une longue et lente route vers l'est. Clôturent l'exposition, *Le Hibou et la Baleine*, passait en boucle. Le rayonnement d'un visage, la musique d'une voix, sa mélodie, son timbre, le choix des mots, une diction et le bleu d'un œil... J'ai regardé cinq fois le documentaire de Patricia Plattner. Certaines rencontres s'apparentent à une déchirure de lumière.

C'est la franchise de Nicolas Bouvier qui m'a tout de suite bouleversée : cette honnêteté rare, et plus rarement encore avouée, à l'égard de l'existence, ce fatalisme consenti – l'humilité – sous-tendu par une lucidité poétique sans partage. Aimer la vie comme on peut lui en vouloir par instants, avec intensité, sans modération. Accepter que le talent au bonheur aille de pair avec l'aptitude au chagrin. Aimer passionnément les contradictions dont on crée. Ne distinguer qu'à peine entre rire et pleurer. J'ai

ressenti un trouble et un soulagement indicibles, qui avaient quelque chose à voir avec la fin de la solitude. Comprendre et se sentir compris. J'ai croisé l'œuvre de Nicolas Bouvier comme on tombe en arrêt : on ne s'attendait pas à l'autre, voilà qu'il ne peut qu'être là. J'ai éprouvé une nostalgie déconcertante à l'égard de cette personne que je n'avais jamais rencontrée, que je n'allais jamais rencontrer. Nicolas Bouvier était décédé un an plus tôt. Ses textes, ses images, ses enregistrements musicaux me parlèrent plus limpide ment que bien des vivants.

L'histoire d'une boucle : de la lecture à l'écriture en passant par le voyage

Jamais aucun livre, pas même dit « de voyage », ne m'avait incité à me lever de ma chaise. En me donnant l'étrange sentiment d'une connaissance de longue date, l'œuvre de Nicolas Bouvier exigeait beaucoup plus. Un jour, le besoin fut irrésistible de prendre la route. Éliane Bouvier, Olivier Bauer, Pierre Starobinski constituèrent le socle affectif sans lequel je n'aurais pas eu le culot de partir. Ils eurent la délicatesse de me laisser m'en aller avec toutes mes illusions, et d'ajouter en me souhaitant bon voyage : « Fais attention ! Mais pas trop... »

Lorsque j'ai quitté Paris pour Zagreb le 7 septembre 2001, la mythification était consommée. Bouvier était mon dieu. Son écriture et ses paroles alimentaient ma perfusion. J'avais la foi chevillée au corps et pour bagages sept kilos, dont une moitié de livres, un enregistreur et une dizaine d'heures d'archives de la Radio Suisse Romande : des interviews de Nicolas Bouvier comme un mantra de poche, ses enregistrements musicaux en guise d'antidote sonore au cafard auquel je n'allais pas échapper.

J'étais partie avec le projet plus ou moins honnête de suivre la trace de Nicolas Bouvier, d'aller me frotter à l'envers de ses pages. Je ne suis pas certaine d'avoir été dupe à ce point. J'avais tout à la fois besoin d'un prétexte, d'un moteur, d'un guide et d'une épaule. J'écrivais sans avoir jamais pensé l'écriture. Ce que je venais d'entrapercevoir de l'univers de Nicolas Bouvier réchauffait chacune de mes cellules. Ma passion relevait du chaos amoureux : brute, hirsute, réfractaire à toute analyse.

Les livres de Nicolas Bouvier m'ont fait partir en voyage. Le voyage, puis le retour, m'ont fait entrer en écriture.

Loin de me glisser derrière le miroir d'une œuvre, loin de toucher du doigt quelque réalité que ce soit, je me suis évidemment trouvée face à mon propre visage, à mes propres vertiges. À mesure que le mythe s'émiettait, un *Usage du monde* se dessinait en creux de mes circonvolutions. Les livres de Nicolas Bouvier n'avaient du récit de voyage que l'apparence, ils transcendaient largement le genre, tout genre.

C'est ce jour-là que j'ai commencé à discerner ce qu'est peut-être l'écriture : une fumigation de réalité, une fiction essentielle, une galerie des glaces tout ce qu'il y a de plus déformantes, promenées au bord d'un chemin. De la poésie nécessaire.

La leçon du voyage fut forte : j'ai appris ce que pleurer de bonheur signifiait, lorsque la solitude est entière et la beauté du monde absolue. La leçon du voyage fut féroce : le mythe Bouvier écorné, ma naïveté décapitée. N'ayant rien trouvé du fantasme après lequel j'avais couru, j'ai bien dû m'avouer que je m'étais menti. Mais de mensonges en illusions et en désillusions, j'ai cheminé vers l'écriture. À chaque étape, le bonheur s'installait

à mesure que ma route s'éloignait des géographies de Nicolas Bouvier, le mythe s'estompant, la réalité s'épanouissant, des Balkans jusqu'en Iran, de l'Inde au Sri Lanka, du Sénégal à la Mauritanie... tandis que l'évidence se dessinait : rares sont les virages que l'on négocie équitablement avec l'existence, plus rares encore ceux dont l'on peut se targuer d'être maître.

Après une année à voyager, le cœur pour sextant, on imagine aisément que le retour ait été laborieux. Peine à demeurer en place, furieuses envies de repartir. Je n'allais pas jusqu'à passer des heures matinales en gare à écouter des trains siffler, mais j'avais le plus grand mal à rattacher mon corps et mon esprit. Conflit intime, les pieds ici, la tête ailleurs. Et je désespérais que quelque chose survienne. Le mouvement m'apparaissait comme l'unique salut. Que faire ? Me plonger à corps perdu dans un récit homérique de cette expérience. Je me croyais voyageuse. J'allais me découvrir écrivain.

L'écriture, cette indispensable main tendue d'une rive à l'autre du temps, s'est alors imposée, aussi indispensable qu'exigeante, pour la première fois consciemment. Je n'allais plus pouvoir me passer de cette alchimie capitale, les mots jetant des ponts réconciliateurs entre mémoire et présent, leur musicalité mariant le geste et l'ombre, l'acte et son souvenir en un ballet mélancolique mais résolument vivant. Je suis restée des mois, recluse, à écrire opiniâtrement, exhaustivement, comme on pose une première pierre maladroite. Je me suis empressée d'enfouir ce texte dans un tiroir en me jurant de ne jamais l'oublier ; il faut rendre grâce aux premières fois.

Ingrid Thobois est écrivain. Elle évoque Nicolas Bouvier dans son roman Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés (Phébus, 2007).